AU CIMETIERE.

PIERRE DUSSIEUX, vingt-neuf ans.

MADELEINE DUSSIEUX, vingt ans.

Un cimetière de province, avec des arbres et des fleurs. On dirait un vieux mail où il y a des tombes. Pierre et Madeleine, en tenue de voyage, aussitôt descendus de la voiture de place, sont entrés dans la maisonnette qui est près du grand porche de Saint-Maclou. C'est la loge du gardien. Il est là, assis avec sa femme et sa petite fille. Tous trois tressent des couronnes en perles et en fil de fer.

Pierre.—Bonjour, monsieur Gandon. Voulez-vous me donner la clé du tombeau Dussieux?

Le gardien.—Voilà, monsieur, (Il se lève et va décrocher au mur une clé à laquelle pend une étiquette de bois.) Y a ben longtemps qu'on ne vous avait vu chez nous?

Pierre.—Oui. (S'apercevant que Gandon regarde Madeleine.) Ma femme.

Le gardien.—Compliments. (Remettant la clé à Pierre.) Vous vous rappelez le chemin?

Pierre.—Oh! très bien!

Pierre et Madeleine s'avancent dans le cimetière par les allées sablées. De-ci, de-là, quelques vieilles dames en noir sont piquées à droite et à gauche. à genoux sur des dalles de pierre.

Pierre, après un instant de silence tout en marchant.—Comme tu es gentille!

—Madeleine.—Mais non.

Pierre.—Si. Bien vrai, ça ne t'ennuie pas, de venir voir avec moi la tombe de ma famille?

Madeleine.—Mais non. Tu le sais bien.

Pierre.—Où sont mes parents, au complet....

Madeleine.—C'est moi qui te l'ai demandé.

Pierre.—Où je serai un jour aussi.

Madelene.—Tais-toi. Ne parle pas de ça.

Pierre.—Enfin, cette visite ne t'est pas pénible?

Madeleine.—Encore une fois, non. Je t'aime. C'est comme si nous n'avions qu'un coeur tous les deux. Tout ce qui te touche ne peut pas me rester étranger.

Pierre.—Oui. Mais tu n'as connu ni mon père, ni ma mère....

Madeleine.—Qu'est ce que ça fait? C'étaient tes parents, ça me suffit.

Pierre.—Et puis, il faut avouer qu'en plein voyage de noces, mon pauvre petit, ça n'est pas bien gai, ce que je t'impose là?

Madeleine.—Ce que tu m'imposes! Mais tu ne m'imposes rien. Je suis heureuse de t'accompagner, puisque je suis ta compagne, et pour toujours. Ne continue pas, tiens, tu vas me faire de la peine.

Pierre.—Je cesse. Tu es la plus tendre et la plus parfaite. Il n'y en a pas deux comme toi au monde.

Madeleine.—Allons donc! Il y en a des centaines, des milliers. C'est vous autres, les jeunes gens, qui ne savez pas les trouver.

Pierre.—Moi, j'ai bien su!

Madeleine.—Oui. T'en repens-tu?

Pierre.—Oh! (Un silence.) Tu n'imagines pas avec quelle force j'ai été pris tout à coup, avant-hier—quand nous établissions, sur l'Indicateur, la fin de notre voyage—du désir de m'arrêter ici, rien que pour venir au cimetière, et t'y mener?

Madeleine.—C'est bien naturel.

Pierre.—Si je ne l'avais pas fait, il m'aurait semblé que notre mariage n'était pas complet, qu'il y manquait....je ne sais pas....moi!

Madeleine.—Leur consentement?

Pierre.—Oh! leur consentement, ma chérie, ils l'auraient donné tout de suite, et des deux mains, s'ils t'avaient connue! Ça, je le garantis, j'en suis aussi sûr....

Madeleine.—Que sait-on?

Pierre.—Tu es folle.

Madeleine.—Dame! tu m'as épousée sans fortune, sans rien, orpheline de parents bien modestes. Mon père était couvreur et s'est tué en tombant du toit d'une église. J'avais déjà perdu ma mère en venant au monde. J'ai été élevée par charité, grâce aux soins de la bonne marquise de Trevoux, ma bienfaitrice, qui s'est éteinte il y a six mois, dont je t'ai si souvent parlé. Tout cela n'était pas bien brillant pour satisfaire l'orgueil de tes parents!

Pierre.—Et le reste? Toutes tes qualités? Tu ne parles pas du reste?

Madeleine.—Qu'aurait-il pesé? Tu m'as dit que ton père était un homme autoritaire, orgueilleux....préoccupé. avant tout, des considérations sociales et de l'opinion du monde

Pierre.—Excellent, dans le fond!

Madeleine.—J'en suis persuadée ....mais à la condition qu'on lui obéît, qu'on lui cédât, et qui aurait eu grand'peine à faire un sacrifice personnel d'indulgence et de bonté humaine, même si le bonheur de son fils, le repos moral et définitif de sa vie en eussent dépendu.

Pierre.—Comment sais-tu?....Qui t'a dit?....

Madeleine.—Toi. Je ne fais que répéter ce que tu m'as confié dans nos longues causeries où tu me racontais ton enfance....

Pierre.—Oui. Mais maman! Ah! si tu avais connu maman! Si elle t'avait connue, elle! Si elle avait pu apprécier quelle femme tu es, ah! ma chérie, qu'elle t'aurait donc aimée! Le touchant et bon ménage que vous auriez fait toutes deux! Quelle affection de mère elle t'aurait donnée! Quels soins de fille tu lui aurais rendus! Elle, à coup sûr, si elle avait pu seulement te voir et t'approcher cinq minutes, aurait été prête à t'ouvrir ses bras!

Madeleine.—Oui. Mais si elle avait rencontré, chez ton père, cette résistance que tout rendait probable, elle se fût inclinée, car elle adorait son mari, aveuglément, comme une servante, les yeux fermés, comme je sens bien que, moi aussi, je t'aimerai. Alors?

Pierre.—Marchons encore quelques minutes. Nous avons tout le temps. (Un silence.) Vois-tu, ma mignonne!....Les parents, les enfants.... tout ça est bien délicat. Deux sons de cloche si différents, si justes, chacun pris séparément. J'ai beaucoup aimé mes parents, beaucoup, plus qu'ils ne s'en sont jamais douté, plus que je ne le leur laissais voir. Evidemment, eux, c'était la même chose; ils devaient m'aimer aussi plus qu'ils ne me le témoignaient. Ah! l'éternel malentendu! Et que j'en ai donc pâti! On vit les uns près des autres sans se connaître, en se donnant le change et sans, pourtant, être jamais dupe! Et puis, il y a des parents, ou timides, ou maladroits, ou d'une espèce d'insouciant et aimable égoïsme qui les tient toujours à côté de la vie de leurs enfants. Du jour où ils les ont bien élevés, et lancés dans la carrière, ils pensent qu'ils ont tout fait, même quand ils ont fait beaucoup, trop, plus que le leur permettaient leurs moyens. Ce n'est pourtant pas assez je crois. La vie morale, l'autre vie intime, la vie effrayante et cachée du coeur et du cerveau, ce que les enfants pensent, calculent, rêvent, souffrent, regrettent, sans jamais en parler à personne, c'est cela que les parents devraient pénétrer à tout prix, connaître jusqu'au fond. Et, pour atteindre à ces abîmes, il faudrait qu'il n'y eût plus de parents, plus de grondeurs, plus de juges, plus d'autorité, plus de prêcheurs du devoir conventionnel et banal, mais des camarades, des amis tendres, plus qu'indulgents, compatissants jusqu'à la faiblesse, jusqu'aux pleurs, et capables de tout comprendre, en tenant compte des natures spéciales, des tempéraments, des circonstances où se débattent parfois ces pauvres êtres pleins de défauts et de qualités aussi, mais qui ne sont pas leur seul fait, qui leur incombent, qualités et défauts..d'héritage, un lourd héritage souvent, et qu'ils n'ont jamais demandé. Mais voilà, justement, les parents ne comprennent rien à leurs enfants, ou feignent de ne pas vouloir comprendre. Ils sentent en eux des mystères, des drames, des douleurs, ils les voient souffrir, ils en souffrent eux-mêmes; mais ils se taisent, les victimes aussi. Tout le monde se tait, se sourit; on est aimable les uns pour les autres, on a des rapports charmants, on parle des faits du jour, d'un tas de banalités, on se ment, et la vie se passe ainsi. Quelle pitié!....Jusqu'au jour où les parents quittent les enfants....à moins que les enfants ne partent les premiers, ce qui peut bien arriver. ce qui arrive parfois. Quel déchirement et quelle déchirure alors, pour celui qui reste. On voit clair trop tard. Si c'est l'enfant, il s'accuse et s'adresse d'amers reproches: "C'est ma faute, j'ai manqué de confiance. J'aurais dû frapper à la porte de ces vieux coeurs. Ils m'auraient ouvert." Et, si c'est le père qui a vu partir l'enfant, il s'accuse davantage: "C'est ma faute. J'ai manqué de sollicitude et de tendresse pratiques; j'aurais dû laisser là ma dignité, faire toutes les avances, les premiers pas. Nous nous aimions, et nous nous sommes mal aimés."

Madeleine.—Pourquoi me dis-tu tout ça?

Pierre.—Je t'ennuie?

Madeleine.—Oh! non. Tu me bouleverses. Tu es tout ému. Ta voix tremble.

Pierre.—Parce que je pense.... que je me rappelle....

Madeleine.—As-tu donc vraiment souffert de tes parents ce que tu viens de me dire?

Pierre.—Oui, un peu. Dieu sait si je les aimais! Ils le savent eux-mêmes, à présent! Pourtant, nous n'avons jamais été ensemble....Jamais, pas cinq minutes. Tu comprends, n'est-ce pas, tout ce que je mets à dessein dans ce mot: ensemble?

Madeleine.—Oui. Tu as dû être malheureux.

Pierre.—A crier, à pleurer, à mourir. Moi qui suis surtout—tu me connais?—une nature sensible, aimante. Je te conterai toute ma jeunesse, plus tard. Et ce qui vient de me donner une secousse, eh bien! faut-il te l'avouer? c'est la phrase que tu as prononcée tout à l'heure.. à propos du consentement pour notre mariage.

Madeleine.—Ils auraient refusé, n'est-ce pas? Sois franc.

Pierre.—Je le crois. Tu leur en veux?

Madeleine.—Oh! grands dieux non! Mais eux....ils doivent me maudire.

Pierre.—Ne dis pas ça....(Ils sont arrivés devant une petite chapelle funéraire.) Tiens, voilà. Nous y sommes. Famille Dussieux. Mon grand-père et ma grand'mère que je n'ai pas connus, mon père et ma mère mes deux soeurs, ma tante. Sept en tout. Il n'y a plus qu'une place de libre: la mienne. C'est là que je serai avec eux. Plus de malentendu, ce jour-là!

Madeleine.—Tu me fais pleurer.

Pierre.—Viens-tu?

Madeleine.—Non. Non. Je n'ose pas....Il me semblerait....

Pierre.—Quoi? que te semblerait-il? Prends ma main et viens hardiment avec moi. Ils ne te feront pas mauvais accueil. Leurs âmes ont peu changé. Elles ne sont plus les mêmes. Qui peut savoir le mystère des destinées, le secret divin des lois humaines? Il fallait peut-être, les chers braves gens, qu'ils eussent quitté cette terre, pour que tous deux nous nous y rencontrions. Leur départ était la condition de ton arrivée. Si, comme je veux le croire, ils nous voient en ce moment, s'ils voient les cœurs, le tien, ma chérie, si bon, si loyal et si pur, je suis presque certain qu'ils pensent: "Nous avons bien fait de mourir. Vivants, nous nous serions opposés à leur union, et comme nous aurions eu tort! Dans ce temps-là, nous n'étions que des hommes. Aujourd'hui, que nous sommes dégagés des liens terrestres et que nous savons, que nous sommes éclairés, nous ne regrettons rien. Tout est au mieux Nos cendres, du fond du tombeau, consentent et vous donnent le oui que nos bouches mortelles vous auraient sans doute refusé." Voilà ce qu'ils pensent, mon cher amour. Viens les remercier.

Madeleine.—Je te suis. (Pierre entre la clé dans la porte de bronze.)

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Ce qu'il y a dans un gramme de boue.

Se douterait-on qu'un professeur d'hygiène s'est avisé d'analyser le contenu d'un gramme de la boue de Naples? On ne devinerait jamais combien de bactéries il y a trouvé. Il prétend en avoir compté 716 millions.

Serait-ce pour cette raison que l'on a inventé la poétique formule: "Vedere Napoli è poi morire!....

UN Séjour à Mitylène.

Quelques jours après la déclaration de la guerre gréco-turque, par une adorable matinée du printemps de 1897, débarquant du paquebot qui fait le service entre Alexandrie et Constantinople, dans le port de Mytilène, capitale de l'antique Lesbos, nous fûmes frappé du calme morne qui pesait sur cette petite ville, d'habitude joyeuse et animée; "l'Agora" elle-même, que nous avions toujours vue dans le brouhaha du commerce quotidien, emplie d'un mouvement si réjouissant, d'une foule rieuse et babillarde, était maintenant silencieuse, funèbre; les passants la traversaient sans échanger une parole, les vieillards pensifs, consternés, les jeunes fébriles et comme furieux. Et sous le divin azur du ciel de la mer Egée, dans la transparence de cet air fluide où vibrent les rayons d'un soleil que l'Occident ne connaît pas, la tristesse humaine offrait un contraste véritablement poignant.

C'est que ce peuple, si hellène et si patriote songeait que ses frères de la Grèce libre étaient aux prises là-bas, en Epire et en Thessalie, avec le Turc, tandis qu'eux, les malheureux Grecs sujets ottomans, prisonniers dans leur île, asservis demeuraient là paralysés. Et la petite population turque, inquiète, cantonnée dans son quartier, sous la protection de la vieille citadelle, derrière laquelle il est bâti, était devenue invisible.

Ainsi s'écoulaient les journées. Mais dès que la nuit était venue, de tous les villages accrochés aux flancs des montagnes de marbre, de tous les bourgs de l'intérieur, descendaient les jeunes gens et se hâtaient mystérieusement vers les côtes désertes, loin du port que gardaient les patrouilles turques, en quête d'un canot, à l'aide duquel ils pussent gagner au large le petit vapeur qui devait transporter en Grèce les volontaires de Mytilène. Parfois traqués par les gendarmes ou les douaniers, ces hardis patriotes se jetaient dans la mer et atteignaient à la nage la felouque ou le caïque dont les ailes blanches palpitaient doucement au loin, sous la lueur des étoiles.

Ainsi la domination séculaire du Turc n'a pas changé le cœur des insulaires de l'archipel; mais mieux encore qu'à Samos, à Imbros, à Lemnos et à Chio, c'est à Lesbos que la race s'est conservée sans alliage barbare et dans toute sa pureté native; on parle encore à Mytilène un grec doux et harmonieux, vierge de toute invasion de vocables turcs ou vénitiens, où se retrouvent les tournures homériques, ruines vivantes d'un épique et fabuleux passé, et la parole même y a gardé la mollesse charmante de l'antique dialecte éolien, si mélodieux et si poétique.

C'est que nous sommes là dans la patrie même des lyriques: c'est là que naquirent Terpandre, Arion qui charmait jusqu'aux hôtes des flots, Alcée et Sapho dont il fut aimé. Pays d'amour et de rêve s'il en fût, si bien fait pour l'idylle et l'églogue, que Longus ne pouvait cacher ailleurs, les amours de Daphnis et Chloé: pays de poètes et de philosophes, où croît l'olivier de Minerve, où naquit Pittacus, un des sept sages; pays de moralistes où les paysans ont gardé le vieil esprit caustique dans sa gaieté, et profondément ironique de leur compatriote Théophraste. On y respire constamment un parfum d'antiquité, tellement toutes choses y sont évocatrices de souvenirs classiques; la terre même qui fouille le laboureur, recèle d'innombrables débris de sculpture et sa charrue déterre chaque jour quel que divinité oubliée; les chants des paysannes sont empreints de réminiscences de bucoliques et leurs charmantes légendes ont conservé la fraîcheur des antiques fables milésiennes, comme leurs danses gardent encore traditionnellement les gestes fixés à jamais dans les figurines tanagréennes; celles de la jeunesse des villages de Mytilène, simples, graves et légères à la fois, sont d'une noblesse naïve, et l'on y cherche le sens religieux ou héroïque qu'elles semblent renfermer encore. A tour de rôle, les garçons et les jeunes filles, formant de grands cercles et se tenant par les mains, avancent et reculent en cadence, aux sons de la flûte, que les bergers reçurent en don des mains divines de Pan lui-même.

C'est durant ces jeux gracieux que naissent les amours et que se préparent les fiançailles des jeunes hommes au teint brun et des blanches jeunes filles aux belles tresses et aux grands yeux noirs, qui parfument leur fraîche haleine avec le fruit du lentisque. Elles sont aussi chastes que belles et l'on trouve à Lesbos plus de Chloés que de Lycénions; c'est toujours en rougissant pudiquement que la jeune vierge présente à l'hôte le plateau qui porte l'eau claire et les confitures de roses; et elle abaisse ses longs cils soyeux quand en revenant des champs assise sur sa mule, dans la pose majestueuse d'une déesse, elle croise en chemin l'étranger!

Qu'elle est belle à voir, la jeune Mytilénenne qui sort de l'église, parée de ses atours de dimanche, ou qui travaille à son trousseau assise sur le seuil de sa porte, aux dernières lueurs du couchant! Et quel magique cadre à sa beauté que cette île paradisiaque, où l'année n'a d'autres saisons que l'été et le printemps; où les moissons d'or et les luxuriants pâturages tapissent somptueusement le sol; où le citronnier et l'oranger dont les fruits s'exportent aux Echelles du Levant, parfument les vallées; où le figuier et la vigne couvrent les côteaux, et d'immenses forêts d'oliviers revêtent d'un manteau gris les flancs des montagnes!

Mais quand des villages, on redescend vers la ville, le charme, hélas! s'évanouit peu à peu! On y retrouve la banale jeune fille qui porte corset, joue du piano, parle le français et suit religieusement, quoique avec un retard appréciable, les modes de Paris. Ses frères, anciens élèves du collège de l'île, une des meilleures institutions helléniques de l'Orient sont médecins ou avocats diplômés de la Faculté de Paris ou de l'Université d'Athènes. Son père, riche commerçant avide de gain, absorbé par son négoce, songe sans cesse à ses navires en route pour Marseille, Odessa, Alexandrie et Constantinople. La civilisation moderne a atteint la charmante Lesbos dont la population et la richesse augmentent constamment. Les paquebots y amènent tous les jours la banalité européenne et c'est bien rarement que quelque événement imprévu, comme la présence dans le port de l'escadre de l'amiral Caillard vient troubler les préoccupations prosaïques de l'antique patrie de Sapho!

LE SOUVENIR.

De la tombe derrière laquelle il était caché, Jean de Pergaux, au bruit de pas qui faisaient crier le gravier de l'allée, vivement s'élança à demi, les yeux colères, tout le corps aux aguets.

Non! ce n'était pas cela. Deux femmes en deuil passaient sous leurs grands voiles, et l'une tenait un petit bouquet de violettes, l'autre une couronne de perles, dont le jais, au soleil, étincela. D'un mouvement rageur, Jean de Pergaux se rejeta, écoutant debout, immobile, contre le mur d'un mausolée où, depuis une semaine, chaque jour, à des heures différentes, il venait ainsi surveiller, attendre.

De là, en se penchant, il apercevait l'enfilade de l'allée montante. Personne n'y pouvait venir sans qu'il le vît. Il avait aussi, sous les yeux, à une trentaine de mètres, la dalle sous laquelle sa femme, la belle, la chère, la douce Germaine reposait. Les tempes battantes, le coeur serré d'une souffrance furieuse, il ne quittait des yeux ni l'allée, ni la dalle sur laquelle, au pied de la stèle brisée surmontée d'une urne, un bouquet de roses-thé déposé la veille achevait de se faner, effeuillant ses pétales de chair.

Ces fleurs attestant l'instrusion, la présence d'une pensée qui n'était point la sienne, de là venait sa douleur enfiellée de soupçon, une jalousie posthume qui lui ravageait le coeur, l'emplissait d'une amertume sans nom, d'une haine pleine d'ironie et d'injures, surgie, retournée en lui contre celle qui avait été sa femme, cette fausse, cette misérable Germaine, qui ne semblait donc l'aimer plus que pour mieux abuser de sa crédulité.

Jean de Pergaux ne raisonnait pas, ou plutôt il ne raisonnait plus. Il en était, depuis huit jours que ce supplice durait, à se dire: "Avoir joué de moi ainsi! Ah! les femmes, et celle-là, avec son front ingénu, ses yeux de lumière candide! Alors toute cette tendresse toujours offerte, cette adoration ravie, ce n'était que fausseté, mensonge! Elle en aimait un autre. A qui se fier? Bafoué, un homme comme moi! Ah! l'horrible chose que la vie!" Et une frénésie de meurtre se levait en lui, dans l'effondrement de ce passé de sécurité et de bonheur, la duperie de son orgueil. Oui, qu'il le tînt une minute seulement, cet inconnu, la canaille qui s'était gaussée de lui le voleur honteux!

Et, fébrile, Jean de Pergaux pour la vingtième fois ressassait le drame, sa stupeur de la découverte. Au loin la mer paisible s'étalait, comme une immense et lourde turquoise, lisse, sans une dentelle d'écume. Le ciel, blanc de chaleur, à l'horizon vibrait, azur pâle, presque brumeux, au-dessus des flots, azur fonçant jusqu'à l'indigo le plus dur, vers le zénith. au-dessus du cimetière silencieux.

La notion des lieux, du présent, le profond recueillement fleuri de cet humble petit champ de repos perdu, de cet admirable cimetière de Mustapha, sur le coteau qui surplombe le champ de manoeuvres jaune, les lointaines maisons blanches d'Alger, tout s'évanouissait, fondait, devant le défilé des visions cruelles et douces, d'autant plus cruelles qu'elles avaient été douces. Jean de Pergaux revoyait le mariage imprévu, rapide,—deux ans de cela! —la joliesse et la charme de cette petite Germaine, amoureuse de lui, en coup de foudre, les fiançailles décidées à la sortie d'un bal, l'union heureuse. Les dix mois de joie partagée le bouleversèrent d'une âcre rancoeur, au souvenir trompeur. De l'heureux coup du sort, de cette rencontre qui lui avait livré, conquête délicieuse et facile, une femme aimante, parée de toutes les séductions, très riche, de cette joyeuse vie à deux, pourquoi, comment fallait-il qu'il ne lui restât plus maintenant, après le grand chagrin d'avoir perdu Germaine, que le désespoir de la perdre à nouveau, cet arrachement, dans chaque heure, du passé?

Les visions se précipitèrent, le voyage longuement souhaité, le rêve réalisé enfin, de l'hivernage à Alger, puis le mal qui l'avait prise, et en plein bonheur, en plein amour,—hélas! le mensonge de ces mots!—la mort, les longs regrets. D'abord, Jacques de Pergaux avait eu un déchirement affreux, très sincère. Il revenait chaque jour, des heures, des après-midi entières, sangloter, songer, près de la dalle abominable. Il la couvrait de fleurs, toutes les fleurs de l'odorante et molle Alger, les roses jaunes, blanches, pourpres, les jasmins, les narcisses.

Puis, en quelques mois, les distractions, le changement, la vie, il s'était éloigné de Germaine, d'Alger, du souvenir. Souffrait-il vraiment autant qu'il l'avait cru? A la longue, il s'avoua qu'elle l'avait aimé plus qu'il ne l'avait aimée; il avait plus reçu que donné. Et, si elle ne le consola point, cette pensée l'aida à se recréer des habitudes, une existence possible, presque joyeuse même.

Quelle néfaste idée l'avait ramené, l'autre semaine, à Alger? Quelle méchanceté du hasard, après une première visite à la tombe du petit cimetière, — il s'étonna d'avoir moins de chagrin, ne remarqua même pas que de la poussière et des débris de couronnes sèches souillaient la dalle abandonnée, que de l'herbe, autour, avait poussé,—oui, quel malencontreux instinct l'avait une seconde fois conduit là, exprès pour voir, sur la dalle nettoyée, blanche dans le sable neuf, un bouquet de roses fraîches?

Ce bouquet, qui l'avait déposé là? L'offrande anonyme le souffleta d'un reproche. Sans doute, quelque passant maniaque, épris de l'inconnu, pieux servant des choses de la mort ....Le lendemain il revint. Un autre bouquet était là....Peut-être une amie? Vraiment, c'était bizarre ....Un troisième, un quatrième bouquet, les jours suivants, tournaient au soupçon son étonnement. Il sut du gardien qu'un jeune homme, chaque jour, en effet, venait, se le fit dépeindre: l'air grave, silencieux, distingué. Il tenta de mettre des noms d'amis, de camarades, d'indifférents, sur la figure inconnue. Vite, d'heure en d'heure, ses soupçons s'empoisonnèrent d'amour-propre blessé, devinrent certitude. Et ce que l'accusation soulevait d'outrages gratuits contre celle dont il n'avait eu que tendresses et délicat amour, il s'en souciait peu, labouré d'une jalousie rétrospective, furieuse, imbécile.

Il regardait devant lui sans voir, détourna les yeux de la mer qui maintenant, émue d'un souffle léger, brasillait au soleil comme une monstrueuse bête bleue, aux écailles d'or, et, contemplant l'allée vide, les roses-thé effeuillées sur la dalle, il n'était qu'attente, orgueil ulcéré et rage.

Le sable cria. Mince, vêtu de gris, un bouquet de roses à la main, un homme jeune parut, avança, grave, tranquille, dans la lumière. Et sans voir le mari, embusqué contre un mausolée, l'inconnu quittant l'allée, gagna la tombe, y déposa, d'un geste lent, les roses. Une main s'abattait sur son épaule. Il se retourna, hautain, surpris M. de Pergaux, dents serrées, lèvres tremblantes, l'invectivait:

—Qui êtes-vous? Que faites-vous là? De quel droit apportez-vous ces fleurs sur la tombe de ma femme?

L'inconnu, qui avait reculé d'un pas, prêt à la riposte, se tut un instant, puis murmura:

—Vous êtes M. de Pergaux. Excusez-moi, monsieur.

Mais déjà le mari, le bras tendu, se jetait vers lui, criant:

—Misérable! Respectez du moins ma douleur, puisque vous n'avez rien respecté d'autre! Mais c'est bon, je vous tiens, l'homme aux bouquets! Vous avouerez....

Tristement, l'inconnu sourit:

—Calmez-vous, monsieur. Ce geste et ces mots sont de trop. Ils ne sont dignes ni d'elle, ni de moi, ni de vous.

A mots brefs, il se nomma: le comte Jacques de Pommail, et, avec beaucoup de dignité, s'expliqua. Il avait, avant son mariage, rencontré Mlle Germaine. Elle aimait déjà M. de Pergaux, avait refusé sa main. Il s'était éloigné, rentrait seulement d'Amérique, et, de passage à Alger, par hasard, avait appris le malheur. Il n'avait cru outrager personne, en ornant de roses une tombe abandonnée, en mémoire d'un pur souvenir. Et, avec une ironie glacée, poliment, il salua, s'éloigna.

M. de Pergaux, rêveur, contemplait la pointe de ses bottines. Un immense soulagement se mêlait en lui à une petite vexation. Pas sympathique, le sieur de Pommail! Il secoua vite cette impression fugitive, et, joyeux, longuement, respira. Son passé, de nouveau, lui sembla léger. Pauvre petite Germaine! A quoi songeait-il? Et moins soucieux de ses propres devoirs, du moment qu'elle avait rempli les siens, il cueillit une rose au bouquet du comte, épingla le petit coeur pourpre à sa boutonnière. Demain, il enverrait une autre gerbe, avant de s'embarquer.

PAUL et VICTOR MARGUERITTE.

Le jubilé scientifique de M. Berthelot.

Le 27 mai 1851, M. Marcelin Berthelot faisait paraître sa première publication scientifique; elle avait pour titre: "Sur un procédé simple et sans danger pour démontrer la liquéfaction des gaz." C'est pour fêter ce cinquantenaire que le monde savant s'était réuni récemment à la Sorbonne.

L'assistance était considérable. Les délégués des Universités et des sociétés scientifiques de Paris, de la province et de l'étranger emplissaient l'hémicycle.

Ont successivement pris la parole: MM. Leygues, ministre de l'instruction publique; Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; Moissan, au nom de la section de chimie de l'Institut; Fouqué, président de l'Académie des sciences; Gaston Pâris, au nom du Collège de France; le docteur Félix Guyon, président de l'Académie de médecine; Chauveau, au nom de la Société nationale d'agriculture; Bouchard, au nom de la Société de biologie, puis un certain nombre de délégués étrangers.

Après la réponse de M. Berthelot, M. Loubet a remis à celui-ci une plaquette commémorative gravée par Chaplain et offerte par souscription internationale.

Mellin's Food

est justement ce qu'on le représente—une nourriture d'enfant qui n'a pas son égale, si ce n'est le lait de la mère. Sur réception d'une carte postale, un échantillon vous sera adressé.

Mellin's Food Co., Boston, Mass.

L'Amour des Dominos

—Une partie de dominos, commandant!

—Avec plaisir, chère madame, répondit le fils de Bellone.

Déjà, M. Lemiroton avait installé la table de jeu et renversé sur le tapis vert la boîte de dominos.

—Vous savez, commandant, qu'il manque le quatre-deux.

Le visage du commandant s'empreignit de consternation.

—Mais si le quatre-deux manque, nous ne pouvons pas jouer.

—Ça ne fait rien; puisque c'est la même chose pour tout le monde, fit observer Mme Lemiroton,

C'est juste, répondit le commandant, après un instant de réflexion.

La partie commença.

Assise sur son train de derrière, sur une chaise près de la table, Bobine, la chienne canine des Lemiroton, une jolie bête toute noire, suivait le jeu avec intérêt.

En se penchant pour remonter le verre de lampe, M. Lemiroton fit tomber un de ses dominos:

—Apporte, Bobine!

La chienne sauta à terre, se mit à fouiller consciencieusement sous la table et sous les chaises, et finit par relever son museau dépité. Elle n'avait pas trouvé le domino.

—Oh! oh! fit M. Lemiroton, en se mettant à quatre pattes pour chercher à son tour.

Le commandant se mit également à quatre pattes, tandis que Mme Lemiroton tenait la lampe au-dessus des têtes de ces messieurs.

Le domino restait introuvable.

—On le ramassera demain en balayant, dit Mme Lemiroton impatientée.

Les deux hommes se relevèrent, la partie continua.

Le surlendemain du jour où ces événements s'étaient accomplis, M. et Mme Lemiroton et le commandant se trouvaient de nouveau réunis autour de la même table de jeu. Avant de commencer la partie, M. Lemiroton eut l'idée de compter les dominos. Il en manquait quatre.

Les deux époux et le vieux guerrier se regardèrent avec stupeur, Bobine dormait sur un canapé.

—Il n'y a pas moyen de jouer avec quatre dominos manquants, s'écria le commandant.

—Mais puisque c'est la même chose pour tout le monde, fit Mme Lemiroton.

—C'est juste.

La partie s'effectua sans plus d'incidents.

Trois fois par semaine, le commandant venait dîner chez ses amis Lemiroton, et, après dîner, régulièrement, on faisait une partie.

Chose singulière, à chaque nouveau compte du nombre des dominos, un ou deux des parallélipipèdes d'ivoire manquaient au compte précédent. Une disparition aussi systématique avait de quoi émouvoir d'honnêtes bourgeois comme les Lemiroton.

Ils ne pouvaient suspecter la loyauté d'un brave officier en retraite; cependant, il était clair a leurs yeux que le hasard seul ne pouvait présider à cet escamotage continu.

Les soupçons de Mme Lemiroton se portèrent sur la cuisinière, une fidèle servante dont elle n'avait eu qu'à se louer durant quinze années, et malgré les dénégatations de la malheureuse, elle lui flanqua ses huit jours.

Quant à M. Lemiroton, il avait été purement et simplement faire sa déclaration au commissariat de police. Le commissaire de police classa l'affaire, après une enquête demeurée sans résultat.

Cependant le nombre des dominos diminuait toujours.

Bientôt il ne resta plus que le double-six, quelques blancs, deux ou trois quatre et le cinq-trois. Et c'est avec ces épaves d'un jeu jadis complet qu'on poursuivait chez les Lemiroton des parties de plus en plus dénuées d'attrait. Le commandant, homme de consigne avant tout, n'ayant jamais pu complètement se résigner à l'emploi d'un jeu de dominos qui n'était plus à l'ordonnance, grommelait sans cesse et avait même des accès de fureur que Bobine semblait accueillir d'un regard narquois.

Enorme maintenant, la chienne se traînait près de la table pour jeter encore un coup d'oeil sur la partie.

Un soir, pendant qu'ils achevaient leur dîner, les Lemiroton entendirent des gémissements et un râle étouffé dans la pièce à côté. Ils se précipitent au salon, d'où le bruit venait, et aperçoivent leur chienne étendue, presque sans connaissance. A côté d'elle la boîte de dominos renversée.

—Bobine, ma petite bête chérie, qu'as-tu? s'écria Mme Lemiroton en se penchant sur l'animal, qu'elle prit dans ses bras et, qu'aidée de son mari, elle transporta sur le canapé.

Les yeux de la chienne roulaient dans leurs orbites. Elle fit un effort désespéré pour se soulever. Un spasme la secoua tout entière. Puis ses pattes se détendirent, son museau se pencha vers la terre et, de sa gueule entr'ouverte s'échappa.... un domino.

Bobine s'était étranglée avec le double-six.

Ce fut un trait de lumière pour les Lemiroton. En un instant, ils venaient de découvrir la raison de la disparition si mystérieuse de leur jeu de dominos.

C'était Bobine, qui, dans sa sollicitude maternelle, dérobait et avalait les dominos de la maison, pour que les petits caniches qu'elle portait dans son sein pussent se distraire à l'aide de ce jeu, dont sont si friands les animaux de leur race.

Vivement impressionnés, les Lemiroton essuyèrent une larme d'attendrissement, puis ils prodiguèrent leurs soins à l'intelligente bête, qui ne tarda pas à revenir à la vie.

Le lendemain, Bobine mettait au monde cinq amours de petits chiens noirs et frisés comme leur maman.

Et le soir même, à la grande joie du commandant, on put organiser une partie monstre avec le jeu enfin reconstitué et comptant ses vingt-huit dominos intacts.

Pensées.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.

La bonté d'un vieillard, c'est sa [coquetterie,
C'est le dernier rayon de sa face [flétrie.

Le roi des géants.

C'est celui que l'on a exhibé, cet été, à l'Exposition de Buffalo. Edouard Beaupré—tel est son nom—est Canadien français; il n'a que dix-huit ans et sa taille atteint 7 pieds 8 pouces (2 mètres 34 centimètres). Il résulte de mesures qui ont été prises que sa hauteur d'aine est de 1 m. 14, que ses pieds ont 0 m. 43 de longueur et ses mains 0 m. 28.

On pourrait penser qu'il provient de parents ayant une taille des plus élevées: il n'en est rien: son père mesure 1 m. 72, et sa mère 1 m. 57; mais son grand-père était d'une belle taille, qui atteignait 2 m. 01.

Le poids du géant est de 387 livres, ce qui est considérable et équivant à 194 kilogrammes.

A ce propos on peut se demander quel a été le géant le plus grand qui ait jamais existé. On a parlé d'hommes de 10 pieds et plus, mais on est d'accord pour considérer de tels chiffres comme exagérés; la taille la plus élevée qui ait été enregistrée est de 8 pieds 9 pouces et demi (2 m. 68): c'était celle d'un Irlandais, du nom de Charles Byrne, mort à Londres en 1783, à l'âge de vingt-deux ans.

Byrne avait donc 34 centimètres de plus qu'Edouard Beaupré. Il ne semble pas que le record de 2 m. 68 établi par Byrne puisse être de si tôt dépassé.

DEPECHES Télégraphiques

Puits artésien.

Presse Associée—

El Paso, Texas, 7 décembre — Une dépêche de Las Cruces annonce que des travailleurs forant un puits d'huile à Engle, N. M., ont découvert à une profondeur de 200 pieds un puits artésien d'où il a jailli 1,000 gallons d'eau par heure par une ouverture de deux pouces.

Engle est situé au centre du fameux désert appelé "Journey of Death", qui est une des régions les plus arides que l'on connaisse, en sorte que le jet d'eau sera bien plus précieux que ne le serait un jet d'huile. Pendant la guerre mexicaine, à l'exception de quatorze, tous les soldats d'une colonne de 166 hommes qui s'était aventurée dans ce désert ont péri. La découverte de ce puits a causé une grande excitation.

Condamné de toute façon.

Presse Associée—

New York, 7 décembre—A l'article de la mort, pour ainsi dire, avec le côté droit paralysé et aveugle des deux yeux, George Trowbridge, alias William Keefe, est étendu sur un lit volant dans la cour des Etats-Unis à Utica, New York, où a commencé le procès dans lequel il figure pour avoir personnifié un officier des Etats Unis.

Trowbridge a été transporté de la prison à la cour dans une ambulance, ayant demandé que le procès fût plaidé malgré le triste état de sa santé. Le Dr. Kinleck était assis à son côté et a dit qu'il ne serait pas surpris que son prisonnier mourût pendant les procédures, qui prendront fin cette semaine.

A ANDALUSIA.

Presse Associée—

Andalusia, Alabama, 7 décembre —La milice arrivée hier à Andalusia pour protéger les nègres emprisonnés est toujours de garde. Il a été demandé au gouverneur Jelks de donner aux soldats l'ordre de rester à Andalusia jusqu'après le procès des nègres.

L'avoué d'état Parks est arrivé, et on croit que l'enquête sera ouverte lundi prochain.

La ville est toujours sous la loi martiale.

Troubles dans l'Inde.

Presse Associée.

Calcutta, Inde, 7 décembre—L'expédition envoyée contre les Mahsuds rencontre une opposition considérable. Après la destruction de sept villages par les Anglais, le 5 décembre, les Mahsuds se sont rassemblés et ont attaqué le camp britannique à la faveur de la nuit. Dix Anglais ont été tués et quinze blessés.

L'emprunt chinois.

Presse Associée—

Paris, France, 7 décembre — L'emprunt chinois de 265,000,000 de francs sera émis le 21 décembre.

Le Bitter guérira la Dyspepsie, l'Indigestion, la Constipation, la Flatulence, la Nervosité, la Fièvre Malaria et la Fièvre en Frisson. On devrait l'avoir dans toutes les familles. Ayez soin d'obtenir le véritable.